



Avant-propos

par Colette Marion

Les articles de ce bulletin 2003, suivant une nouvelle fois l'ordre chronologique des documents utilisés du XV^e au XXI^e siècles, prouvent la variété de notre patrimoine : comptes consulaires, registres d'Etat Civil, fontaines, arcade célèbre ou modeste livre de comptes, statues du XIX^e s., langue d'Oc, noms de lieux, variété des métiers, messages du paysage et des vieilles pierres.

Ils alimentent notre mémoire en précisant les détails de la vie d'autrefois, de l'organisation de notre cité, des dangers courus par notre patrimoine architectural ou évoquent tantôt la disparition de tant d'activités passées, tantôt la pérennité de la beauté de notre environnement. Mais au-delà de la nostalgie qui peut les habiter, ces travaux sont la preuve du vivant intérêt que suscitent notre ville et ses environs chez des Saint-Antoninois de souche comme Michel Ferrer, Pierre Bayrou ou Gilles Sicard mais aussi chez des « étrangers » tels A. Vignoles, A. Laban, C. Marion, G. Cosnier, R. de Lorenzi, F. Tinayre et D. Norman. Venus de près ou de loin, tous passent gaiement des heures à déchiffrer des archives municipales, des actes notariés, des documents personnels, parfois achètent et rénovent des maisons menacées, aiment les vagues de nos collines et les gouffres bleus de nos vallées. Nous espérons que ce « gay sçavoir » saura susciter votre intérêt et peut-être engendrer des vocations de chercheurs auxquels nous pourrions transmettre notre passion.

Le conservateur du Musée, Henry de Lastic Saint-Jal, ne cesse de recevoir des dons : les derniers en date étaient des fers à ferrer les bœufs et des sangles d'attache, trouvés sur le lieu même du métier à ferrer par G. Cosnier.

Les Comptes Consulaires dont la première tranche (1326-1327/1358-1359/1362-1363) est à l'impression et paraîtra dans le courant de l'été, ont fourni à A. Vignoles l'occasion de transcrire, puis de traduire des tranches de vie communale : petite histoire certes mais qui éclaire les problèmes quotidiens d'une communauté soucieuse des intérêts des villageois, qu'il s'agisse de leur bétail ou de leur santé et qui, à l'extrême fin de la guerre de Cent Ans et des pillages des Routiers, se soucie de fêtes malgré la peste.

Nos amies anglaises D. Norman et F. Tinayre-Blom, poursuivant leur dépouillement des registres de l'Etat-Civil, se sont, cette année, plus particulièrement intéressées à la mortalité infantile dans Saint-Antonin de 1793 à 1802. Le bouleversement révolutionnaire, le chaos européen n'affectent pas cette donnée démographique. Mais, à observer l'abondance des décès d'enfants, on mesure ce que la population doit à Pasteur et aux principes d'asepsie.

Vers la même époque, notre font daurada, fontaine dorée, est signalée en état de dégradation avancée par un Saint-Antoninois qui proteste et exige sa réhabilitation, aujourd'hui à demi réalisée par notre Société qui fait des recherches comme Michel Ferrer, auteur de cet article, mais aussi débroussaille et nettoie comme le groupe de Roger Beaumont.

Notre ville, si frappée économiquement par la Révocation de l'Edit de Nantes qui fit s'enfuir le savoir-faire et l'ingéniosité des bourgeois huguenots, semble bien, à la fin du XIX^e s., avoir retrouvé une vie animée, avec ses marchés et foires, ses écoles, ses commerces, son artisanat et son inventivité : c'est ce que nous démontre l'étude de Roland de Lorenzi, parue dans les 2 derniers Bulletins municipaux et que nous reproduisons avec son autorisation et celle de M. le Maire.

L'éclat culturel et architectural de la période médiévale et de la Renaissance ne doit pas occulter l'intérêt historique des XIX^e et XX^e siècles. Aussi, le début du XX^e est-il assez longuement éclairé par deux articles : l'un, rédigé par Michel Ferrer, évoque l'érection en 1901 de la Vierge du Tour du Pré, l'autre, écrit par Colette Marion, étudie un très modeste livre de comptes personnels de M. Frédéric Tabarly, secrétaire de Mairie, habitant alors l'actuel 14, rue Guilhem Peyre. La première étude souligne l'importance et la splendeur d'une cérémonie catholique à l'aube du XX^e siècle. et la volonté, par la hiérarchie cléricale, qui sera de marquer le territoire par des monuments, églises, croix, statues, au moment où se profile la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat qui sera adoptée en juillet 1905. Notons qu'en 1901 les esprits sont bien éloignés de l'œcuménisme actuel puisque dans l'acte de consécration à la Vierge, repris en chœur par l'assistance, les « heures des erreurs passagères », désignent clairement l'adhésion au protestantisme, à cette religion « prétendue réformée » enfin vaincue ! Remarquons aussi, dans les cantiques, l'usage de l'occitan que le chroniqueur appelle patois et qui était encore la langue la plus couramment parlée dans la ville et sa campagne environnante. Le second article sur cette période se base sur 32 pages de ce qu'on appelait un

« livre de raison » c'est-à-dire de comptes (du latin : rationem = calcul), un cahier de dépenses personnelles tenu par un bourgeois de la ville et qui révèle, au fil de la sèche énumération des achats, tout un mode de vie : alimentation, habillement, chauffage et éclairage, divertissements, rites et traditions, soucis domestiques, petites joies : ainsi on peut deviner ce que fut un de nos concitoyens il y a près d'un siècle.

Notre cité qui, aujourd'hui, veille jalousement sur son patrimoine, a bien failli perdre ses deux amoureux de la rue Droite comme nous le raconte Georges Cosnier. Rappelons au passage que la municipalité du siècle précédent, sur suggestion de Viollet-le-Duc en personne, avait songé à arracher à la vallée de la Seye l'abbaye cistercienne de Beaulieu pour la remonter, pierre à pierre, en lieu et place de l'ancienne abbaye fondatrice de notre ville, démolie par les Huguenots lors des guerres de Religion.

Nous ne doutons pas que le nouvel extrait de « Per ço nostre » de Pierre Bayrou, enchante encore le lecteur qui apprendra comme l'auteur à savourer les mots qui désignent les lieux, les objets, les travaux de la vie d'autrefois.

Pour conclure, nous ouvrons les portes du rêve et de la poésie ; celles d'André Laban, amoureux de notre terre qui reste un amoureux de la mer, et celles de Gilles Sicard qui a bien voulu nous confier un extrait de son ouvrage La Bonne Aventure.

Je tiens enfin à remercier ici M. Forestié, Rose-Marie et Emmanuel pour leur compétence, leur disponibilité, leur infinie indulgence face aux multiples retards que j'ai pu accumuler.

